

ESPAGNOL

ANALYSE ET COMMENTAIRE DE TEXTES OU DOCUMENTS

ÉPREUVE À OPTION : ÉCRIT

Laura BRONDINO, Maud LE GUELLEC

86 candidats se sont présentés à l'épreuve. La note maximum a été 18,5/20, et la note minimum 02/20. La moyenne est de 10,023. On notera que les copies ayant obtenu une note de 02/20 correspondent à des devoirs où seule une introduction était proposée et que les copies n'ayant pas dépassé la note de 07/20 correspondent à des devoirs où la langue espagnole était véritablement problématique et/ou le déroulement tenait de la pure paraphrase des documents.

Le rapport qui suit vise à donner les clés de compréhension du dossier proposé, et à expliciter les éléments qui ont été maîtrisés et ceux qui ne l'ont pas été.

Le sujet proposé cette année comportait quatre documents relatifs aux problèmes économiques et sociaux de la fin du XIX^{ème} siècle en Espagne : deux essais, pourrait-on dire (doc. 1 et 4), un extrait de roman (doc. 2) et une déclaration politique (doc. 3). Ce dernier document provenait d'une institution – le journal officiel du parti ouvrier – tandis que les trois autres provenaient de trois « plumes » de l'Espagne contemporaine : Clarín (doc. 1), Armando Palacio Valdés (doc. 2) et Benito Pérez Galdós (doc. 4), tous trois romanciers et intellectuels de premier ordre. D'ailleurs, même le document 3 peut être considéré comme provenant d'un nom connu des candidats, puisque l'un des signataires est Pablo Iglesias, fondateur du PSOE.

Les thématiques évoquées dans le dossier – conditions de travail, injustice sociale, réclamations politiques –, si elles se centraient sur une période spécifique de l'histoire espagnole (années 1880 et 1890), pouvaient donc tout à fait donner lieu à des rapprochements avec d'autres périodes : causes et programme de la Seconde République, crise de 2008 et conséquences sur l'échiquier politique, par exemple. S'il était bienvenu que les candidats soient en mesure de situer les débats et prises de position des auteurs dans le contexte d'une crise économique, politique et idéologique de l'Espagne – qui culminera en 1898 avec la perte des dernières colonies –, il n'était ainsi pas nécessaire d'avoir une connaissance détaillée de la fin du XIX^e siècle espagnol pour traiter le dossier.

Le choix de l'ordre d'apparition des documents pouvait par ailleurs mettre les candidats sur la piste d'un angle d'attaque possible, dans l'approche de ces textes. En effet, l'ordre chronologique n'étant pas parfaitement respecté (1883, 1892, 1879 puis

1895), une autre logique, de cause à effet, s'impose. Ainsi, les deux premiers textes évoquent surtout les problèmes en eux-mêmes, tandis que les documents 3 et 4 se focalisent davantage sur les conséquences de ces problèmes : la nécessité de réagir, et d'agir, dans ses succès et ses limites. À ce propos, certains candidats ont commis une erreur d'interprétation en se basant sur la date de parution du document 4. Certes, l'édition est de 1923 mais il est évident que les réflexions de Galdós sont contemporaines de l'événement (1^{er} mai 1895) : de ce fait, construire une réflexion autour d'un document 4 qui serait un contre-point chronologique par rapport aux trois documents précédents était de l'ordre du contre-sens.

En ce qui concerne la méthodologie du commentaire de documents, le jury rappelle que le traitement des documents doit donner lieu à une véritable argumentation, basée de manière précise sur l'analyse des documents proposés à l'étude. Le sujet de cette année a inspiré nombre de candidats, qui ont pu mettre à profit leurs connaissances en philosophie politique : un tel apport a été apprécié à sa juste valeur, à condition que les copies n'oublient pas les textes, au profit d'un travail de type « essai ».

Est attendue, dès l'introduction, la capacité à présenter pertinemment les documents (leur nature, le statut de leurs auteurs, leur fonction, leurs destinataires) et à les resituer dans leur contexte historique commun. Ce passage obligé est maîtrisé dans de nombreuses copies, avec une amorce sur Marx dans une majorité des travaux. Néanmoins, la présentation des documents est parfois trop succincte et, dans certains devoirs, témoigne de certaines approximations voire contre-sens sur une partie des documents.

Pour ce qui est de la problématique, le jury est bien entendu ouvert à toute proposition justifiée et développée de manière pertinente, à condition que le choix d'orientation permette de saisir et d'analyser les idées phares des documents, ainsi que les nuances, les éventuelles évolutions, les ambiguïtés voire les contradictions dont ils sont porteurs.

Le sujet de cette année se prêtait à un plan de type I. Problèmes / II. Solutions / III. Limites, qui a été privilégié par un grand nombre de copies. C'était tout à fait pertinent, à condition de ne pas plaquer la réflexion et de pleinement l'articuler avec l'analyse détaillée des textes. Au cours du développement, si la longueur du dossier et des textes qui le constituent empêche l'exhaustivité, la précision de l'argumentaire doit être malgré tout de mise : explication des points importants évoqués par les documents grâce à un esprit de synthèse et à l'apport de connaissances extérieures, analyse de passages-clé des textes, mise en avant des points de vue adoptés par les auteurs et dévoilement de l'écriture romanesque ou rhétorique au service des idées exposées.

L'exercice de la conclusion n'est fréquemment pas réalisé de manière satisfaisante : celle-ci est parfois trop vite expédiée, ou extrêmement répétitive. Les

copies où la conclusion donnait lieu à une vraie prise de hauteur au moment de faire le bilan de la réflexion, et à une vraie mise en perspective pertinente, ont été appréciées.

Avant d'entrer dans l'analyse des textes, voici quelques clés de compréhension de la période évoquée dans ce dossier. En 1874, après le *sexenio revolucionario* qui suit la révolution de La Gloriosa et la mise en place éphémère de la Première République, les Bourbons retrouvent le pouvoir : c'est la Restauration monarchique. Alphonse XII (1874-1885), puis la reine régente María Cristina de Habsburgo (1885-1902) et enfin leur fils Alphonse XIII (1902-1923, en excluant les périodes de dictature) règnent sur la couronne espagnole. La monarchie mise en place est libérale, et se veut synonyme de stabilité – à travers, notamment, la Constitution de 1876 qui sera en vigueur jusqu'en 1931 – mais elle repose en réalité sur un système autoritaire, aux élections de façade.

Ces dysfonctionnements politiques vont de pair avec de graves dysfonctionnements socio-économiques : à la fin du XIX^e siècle, l'agriculture espagnole souffre du *latifundismo* et du système protectionniste, qui ont empêché la modernisation ; l'industrie est limitée à quelques secteurs et à quelques régions ; les transports et communications ont pris plusieurs décennies de retard par rapport aux pays voisins ; les finances nationales sont au plus bas après des siècles de dépendance vis-à-vis des richesses venues des colonies. Dans ces conditions, les inégalités sociales sont extrêmement marquées et les classes populaires des villes et des campagnes meurent encore d'épidémies et de famine.

Face à un régime dépassé, et des conditions socio-économiques désastreuses, les mouvements de contestation vont progressivement s'organiser : grèves, pétitions et manifestations ; fondation de nouveaux partis – le PSOE est créé dans la clandestinité en 1879 – et de syndicats – UGT, FDRE qui donnera lieu plus tard à la CNT ; mais aussi montée en puissance des nationalismes régionaux et assassinat de l'un des responsables politiques du régime, Cánovas del Castillo.

Les problèmes internationaux de la toute fin du siècle – et notamment la perte de Cuba et des dernières colonies – ne feront que s'ajouter à une crise économique, sociale et politique déjà bien réelle, et déclencheront une véritable remise en question de l'identité espagnole : le *regeneracionismo*.

On notera qu'un bon nombre de candidats était en mesure d'apporter des connaissances historiques sur la période en question : régimes, leaders politiques, *turnismo*, *caciquismo*, montée des mouvements sociaux, mouvements de grève au début du XX^e siècle... : on ne peut que féliciter le travail réalisé en amont, et inciter les candidats à continuer dans ce sens. Néanmoins, les copies où ces connaissances étaient précises et utilisées à bon escient étaient moins nombreuses : chaque candidat doit veiller à articuler connaissances et analyse des documents. Attention, également, à ne

pas tomber dans la caricature d'une Espagne du XIX^e siècle en retard sur tout et par rapport à tous.

Entrons à présent dans quelques considérations plus précises sur les documents de ce dossier, pour mettre à jour leur sens et leurs implications.

Le premier document est une lettre de type essai, intitulée « El hambre en Andalucía. Carta IX » et publiée pour la première fois dans un journal madrilène, en 1883. « Clarín » y fait état de la crise socio-économique que connaît l'Espagne des années 1880 mais il le fait de manière très concrète et incarnée, et non de manière générale et théorique. Ainsi, la lettre se base sur un cas spécifique : le monde des grandes propriétés agricoles en Andalousie – avec même la mention précise d'un exemple tiré de la ville de Jérez, à la fin du texte. Si Leopoldo Alas « Clarín » est avant tout connu pour ses romans naturalistes, et notamment pour *La Regenta*, c'est donc plutôt en tant que journaliste, et professeur de droit et d'économie politique, qu'il prend ici la parole.

Le texte, qui sera édité dans un recueil de textes du même auteur, intitulé *El hambre en Andalucía*, en 2001, se penche sur la répartition des terres agricoles en Andalousie, afin de présenter et dénoncer un système injuste et préjudiciable. Le constat est clair : la terre est entre les mains d'un petit nombre de grands propriétaires, tandis que toute la population des travailleurs agricoles est contrainte à louer sa force de travail. Dans ce constat, le positionnement de l'auteur ne fait aucun doute. Les jugements de valeur, en effet, sont nombreux : la situation est qualifiée de « extraña » (l. 1), « inestable » (l. 9), « anormal » (l. 9), de « mal crónico » (l. 10) ; l'acceptation du système des *alojamientos* – nous y reviendrons – comme une philanthropie fautive et même « peligrosa » (l. 46). Les questions rhétoriques et les exclamations des deux derniers paragraphes témoignent de son indignation. Et l'empathie pour les « pobres trabajadores », réduits à la « miseria » (l. 13 et 26) malgré leur dur labeur – « aquel terruño que mueven y remueven toda la vida » (l. 3) – est de mise.

Mais « Clarín » n'en reste pas aux arguments éthiques : il prend soin de dresser la liste des inconvénients qu'un tel système suppose. Juridiques, d'abord, puisque ce système « contrari[o] a los sanos principios de economía » (l. 4) empêche le « juego natural y libre y espontáneo » (l. 18) propre à la circulation de la propriété juridique des biens. Économiques, ensuite, puisque cette monopolisation des terres par quelques grands propriétaires, « fuera de las leyes de mercado » (l. 24), est incompatible avec l'exploitation intensive des sols (« ajenas por completo a las necesidades técnicas del cultivo », l. 6), et contribue à l'état désastreux de l'agriculture espagnole (« siendo el estado del cultivo tan atrasado e imperfecto », l. 19-20). Sociaux, enfin – et c'est sur ce point que le texte insiste surtout. Le texte se base ainsi sur une mise en avant de l'antagonisme le plus absolu : « los grandes propietarios » / « los pobres trabajadores » (l. 2), « los grandes propietarios » / « la multitud de los desheredados » (l. 11-12), dans

un rapport proche de celui de l'« amo » et du « siervo » (l. 43-45), avec une insistance sur la concentration entre les mains de « muy pocos » (l. 5), tandis que la masse des travailleurs, elle, est infinie.

Ce fragment de la lettre de « Clarín » s'attarde ainsi avant tout sur la description d'un état de fait, qu'il déplore. Néanmoins, il fait également allusion aux causes, en évoquant à plusieurs reprises que le système actuel n'a pas d'autre raison d'être que la tradition : cette répartition injuste des terres, « antiquísima » (l. 1), existe « desde antigua época » (l. 9) et s'explique donc par des causes historiques (l. 5). De manière plus nette, le texte prend en considération une 'solution' face à l'injustice flagrante. À partir de la fin du second paragraphe, et jusqu'à la fin du texte, est en effet expliqué le principe des *alojamientos* : dans la mesure où, pendant de longues périodes, il n'y a pas de champs à cultiver – par exemple pendant les phases de sécheresse (l. 20-21) –, les grands propriétaires andalous se chargent de payer un salaire quotidien à un nombre minimum de journaliers, sans que cela ne donne lieu à un quelconque travail de la part de ces mêmes journaliers. Certains, dit « Clarín », y voient là la preuve d'une « pura generosidad » (l. 31), et même d'un système d'assistance et de socialisme (l. 24-25). Rien n'est moins vrai, affirme l'auteur : il n'est pas question de leur garantir « una existencia libre » (l. 15) mais juste de compenser une agriculture archaïque et de faire perdurer un système injuste, en s'assurant que la main d'œuvre ne dépérisse pas, et puisse ainsi continuer à se tuer à la tâche pour les grands propriétaires. La 'solution' n'en est donc pas une : c'est un simple « paliativo » (l. 37), qui est la preuve non pas de la générosité des riches mais de leur plus profond cynisme. On les fait vivre, parce que leur mort ne serait pas avantageuse. Et on entretient, par la même occasion, un système de dépendance et de servilisme. C'est cette idée, et celle de « socialismo inveterado » qui a été souvent le plus mal comprise.

À travers le cas spécifique de l'Andalousie, c'est donc tout le système foncier espagnol qui est ici remis en cause, et c'est l'injustice des classes sociales qui est dénoncée. C'est en effet bien en termes de « clases jornaleras » (l. 18-19), de « la [clase] privilegiada » (l. 7), de « falta del equilibrio estable entre las clases » (l. 7-8) que sont données les clés de lecture de la situation sociale de l'époque. Quelques-uns jouissent de toutes les garanties d'une existence aisée et indépendante, tandis que le plus grand nombre est réduit à la dépendance et à la misère.

Le deuxième document témoigne d'un certain nombre de ruptures par rapport au précédent : on est face à un texte fictionnel – un extrait de roman –, qui laisse le monde agricole pour s'introduire dans la réalité des mines, et laisse l'Andalousie pour pénétrer dans la région des Asturies. Néanmoins, les points de rencontre entre les deux textes sont évidents : la période évoquée – le roman est de 1892 et se fonde donc sur la situation des années immédiatement antérieures –, la description d'une injustice sociale,

et un positionnement du côté des plus démunis. D'ailleurs, si la parole est ici donnée à un romancier, Armando Palacio Valdés est un auteur réaliste, et *La Espuma* se veut le reflet objectif des conditions de vie des mineurs.

Le texte 2 relate ainsi la visite d'un hôpital de mineurs, effectuée par un groupe de la bonne société – dont la fille du patron de la mine de Riosa, Clementina –, guidé dans cette visite par le médecin en charge des malades. Si le fragment est narratif, et comporte des passages dialogués, c'est néanmoins la dimension descriptive qui ressort très nettement : une description misérabiliste, mise au service d'une dénonciation très marquée des conditions de vie, de travail et de soins auxquelles sont soumis les travailleurs. Sont décrits les lieux, les malades et les réactions des visiteurs, de manière détaillée. L'édifice est ainsi qualifié de « viejo, agrietado, húmedo y sombrío » (l. 4-5), les anciens mineurs aux « fisonomías tristes y demacradas » (l. 22) ont le corps tremblant et le visage cadavérique, à tel point qu'ils font peur (l. 9-10). Et les bourgeois – des dames, surtout – qui se retrouvent confrontés pour la première fois à ce désolant spectacle sont à la fois horrifiés (tentés, même, de ne pas entrer, l. 5) et bouleversés (« con atención y con pena », « con el corazón enternecido », l. 63-64), comme en témoignent leurs questionnements, leurs tentatives de réponse et la répétition de la même exclamation, « ¡Pobrecillos! » (l. 14, l. 20 x 2). Conformément au style réaliste du roman, l'évocation des maladies elles-mêmes donne lieu à une liste exhaustive et précise, en termes résolument médicaux : « hidrargirismo », « disentería » et « estomatitis », entre autres (l. 15-21). Dans quelques copies, la métaphore du « cuadro » a été prise au sens premier, ce qui a entraîné un contre-sens sur le texte : les candidats ont cru que ces femmes de la bonne société n'étaient pas en train de visiter l'hôpital mais de regarder un tableau représentant ces malades.

Le constat, ici, est celui du désastre sanitaire des mines. Mais au-delà du constat, le texte évoque de manière précise les causes à l'origine des maladies et du vieillissement prématuré des anciens mineurs : des lignes 32 à 37 puis des lignes 51-63 sont évoqués le nombre d'heures et de jours de travail qui prolonge d'autant le contact avec le mercure, le logement à proximité des mines et de ses émanations, l'âge à partir duquel on commence à travailler – les plus jeunes étant plus vulnérables à l'intoxication –, l'alimentation insuffisante à laquelle travailleurs et malades ont accès – et qui rendent les corps moins résistants et trop faibles pour récupérer –, l'impossibilité de changer d'habit après être descendu à la mine. Au final, comme le texte le répète à plusieurs reprises (l. 32-33, l. 34-36, l. 52-55, l. 57-58), le facteur essentiel est le salaire excessivement bas qui leur est versé. Et la solution, donc, est à la fois simple et inaccessible – nous reviendrons sur ce point – : un salaire plus élevé, qui permettrait de commencer à descendre à la mine plus tard, de travailler moins longtemps, et dans des conditions d'hygiène et de vie propices (l. 36-37, l. 50-51 et de manière implicite dans les autres passages cités).

Par ailleurs, tout comme dans le document 1, le clivage entre les classes sociales est largement mis en avant. Ces dames de la bonne société ont des plantes de pied délicates (l. 5), le teint rose et frais (l. 11) et, si elles s'indignent, compatissent et tentent de trouver des solutions, elles le font de manière paternaliste – comme en témoigne le diminutif « pobrecillos » – et depuis une position de rentiers et de oisifs (« el trabajo, que es por sí un castigo », l. 63-64) qui les empêche de comprendre véritablement le problème structurel qui est en cause. La figure du médecin est, à ce titre, stratégique. D'une part parce que, en tant que travailleur, il entretient lui-même avec le groupe qu'il guide dans la visite un véritable rapport de classe, légèrement atténué en termes économiques (son salaire est évoqué l. 43) mais plus évident du fait qu'il n'est pas 'gommé' par la compassion affichée et qu'il est même renforcé par le refus de la déférence. Ainsi, le médecin s'adresse à ces dames et gentilshommes avec « seguridad familiar », « sin embarazo alguno » (l. 48-49), avec des regards insistants (l. 27, l. 48-49) voire « insolentes » (l. 12), ce qui gêne les visiteurs et les amène à le considérer comme un ennemi, à traiter avec hostilité (l. 47). Il est d'ailleurs lui-même malade, comme ses patients (l. 43-46).

La figure du médecin est également stratégique d'une autre manière : c'est à travers son analyse de la situation que l'impossibilité de la solution évoquée plus haut est révélée au grand jour. L'emploi du conditionnel et du subjonctif imparfait, la distance avec laquelle sont rapportées les bonnes intentions des visiteuses (l. 66-69) montrent qu'il n'est pas dupe : un salaire plus élevé résoudrait en grande partie tous les problèmes d'alimentation et de santé, mais l'intérêt des propriétaires des mines ne s'y retrouverait pas. Dans ces conditions, toutes les mesures compensatoires suggérées (pour l'alimentation, pour l'hôpital) sont à la fois utopiques et insuffisantes. L'attitude amusée du médecin, qui multiplie sourires (l. 12-13, l. 38), provocations (l. 13) et sous-entendus (l. 38-39, l. 52, l. 72) tout au long du fragment, est d'ailleurs secondée par le sarcasme du narrateur dès les premières lignes : on les aura mis près du cimetière pour qu'ils s'habituent à l'idée de la mort, et que les « dulces emanaciones cadavéricas » finissent au besoin le travail des vapeurs du mercure (l. 1-3). On notera que beaucoup de candidats ont fait un contre-sens sur l'idéologie et l'implication du médecin, personnage-clé dans ce fragment.

Ainsi, à travers un cas spécifique – les mines, en Asturies –, c'est en réalité le principe même du système capitaliste qui est mis en cause dans ce fragment de *La Espuma*. La solution à la détresse des mineurs existe, elle est même simple, mais « no sería un negocio » (l. 38-39, l. 72), affirme et répète le médecin.

Le document 3 est constitué par un résumé du programme politique du PSOE (*Partido Socialista Obrero Español*), énoncé au moment de la fondation clandestine du parti (1879) et publié quelques années plus tard dans *El Socialista*, son journal officiel

(1886). La continuité avec les deux textes précédents est évidente avec un ancrage chronologique proche et une thématique d'injustice sociale explicitement affirmée dès le début du texte : « dos clases desiguales y antagónicas » (l. 2-3). Néanmoins, plusieurs points de rupture sont à relever par rapport aux documents précédents. Tout d'abord, le discours est général, et idéologique, et ne se fonde pas sur des cas concrets comme dans les textes 1 et 2. Il se place au niveau des valeurs : celles de « la necesidad, la razón y la justicia » (l. 12, mais les notions sont omniprésentes) et celle de « la igualdad », notamment. Ensuite, le texte se situe sur un plan essentiellement politique – là où, dans les documents 1 et 2, la dimension politique était plus implicite et au second plan, par rapport à des considérations économiques et sociales. Enfin, et en cohérence avec ce qui précède, c'est véritablement la question des luttes des classes, entre « burguesía » et « proletariado » (l. 3-4, l. 9-10) ou « clase trabajadora » (l. 22, l. 27-28), « clase dominante » et « clase dominada » (l. 4-5) qui voit le jour. Les termes de « sujeción », « esclavitud » ne sont plus employés de manière imagée mais sont brandis comme des réalités, dans une situation où les travailleurs sont privés de liberté et de la propriété de leur instrument de travail (l. 2-5).

Le texte se décompose en trois temps. Les lignes 1 à 20 établissent le constat désastreux de la répartition des richesses dans l'industrie espagnole. Les termes forts déjà cités s'allient à ceux de « miseria », « envilecimiento », « dependencia » (l. 7) pour décrire un antagonisme social exacerbé, mis en avant par des répétitions et parallélismes de construction (l. 2-5). Les lignes 21 à 30 affirment les idéaux du nouveau parti, qui prônent la priorité collective, la fédération économique, l'émancipation des travailleurs et l'abolition des classes sociales. Enfin, à partir de la ligne 31, apparaît une longue énumération, en mode télégraphique, des mesures jugées nécessaires pour mettre en œuvre lesdits idéaux.

Pour résumer le contenu de cette troisième partie, on notera en particulier l'exigence d'une société de droits – droits de réunion, de manifestation, de pétition, d'association, d'expression, de vote, droit à la sécurité (l. 33-34) –, d'une société d'égalité – accès gratuit à la justice, justice identique et sans excès pour tous, défense aux mains du peuple, accès gratuit à l'enseignement, accès digne au logement (l. 35-37, l. 46-48) –, d'une société de justice sociale – pas de travail pour les enfants, pas de travail inadapté pour les femmes, journées de travail moins lourdes, conditions de travail respectueuses de la santé, conditions de vie respectueuses de la santé, prise en compte des accidents de travail, travail réglementé dans les prisons (l. 37-45) –, et d'un fonctionnement qui met un frein au capitalisme et ses dérives (l. 48-51).

Ainsi le texte 3, de par sa nature, se veut convaincu et convaincant : il ne laisse pas de place au doute, ou aux hypothèses, comme en témoignent sa structure, ses tournures assertives ou les liens logiques établis entre les phrases successives. Il se veut, aussi, optimiste quant à l'issue du combat politique mené : le programme est ambitieux et

tranche avec l'idée latente dans les documents précédents que l'injustice sociale due au système capitaliste est un état de fait condamné à se perpétuer.

Le dernier document retrouve un ancrage concret : celui de la fête du travail du 1^{er} mai à Madrid, en 1895, en pleins préparatifs, pour répéter et amplifier la première édition de 1894. L'instauration du 1^{er} mai comme grève générale des travailleurs, au niveau international, est en effet très récente au moment où Benito Pérez Galdós écrit cet article « El 1^o de mayo » – qui sera ensuite intégré à une anthologie de ses écrits politiques en 1923 –, puisqu'elle date de 1890. Là encore, comme pour le document 1, c'est sous la casquette du journaliste qu'apparaît un intellectuel qui a par ailleurs marqué l'histoire des écrits espagnols en tant que romancier, notamment à travers ses *Episodios nacionales*.

La complexité du document tient à la difficulté de cerner précisément la position adoptée par l'écrivain dans cet article d'opinion. Le texte fait en effet preuve de sarcasme et d'une mise à distance systématique. L'événement est qualifié de « temido alarde socialista » (l. 1) et de « función » (l. 3), la fureur gréviste de « cómico » (l. 16), le socialisme de « moda » (l. 17). Lorsqu'il est question de montrer que tous les corps de métier sont concernés, Galdós fait le choix ironique de citer « enterradores y sepultureros » (l. 14). L'auteur s'exprime parfois avec beaucoup de légèreté voire de relâchement (« La cosa se complica », l. 35, « bromas aparte », l. 25) et semble s'amuser du carnaval auquel il assiste comme un spectateur : la liste des activités manuelles auxquelles les bourgeois vont être contraints de s'astreindre (l. 17-24) donne lieu à une véritable saynète d'inversion des rôles. Il ne faudrait pas que les « chiquitines » (l. 23) soient privés de biberon, et deviennent les victimes « de la tremenda lucha entre el capital y el trabajo » (l. 23-24). Ailleurs, il semble tout simplement s'inquiéter des conséquences sur l'approvisionnement et la circulation (l. 25-30).

Et pourtant, Galdós ne manque pas d'insister sur le caractère historique de ce 1^{er} mai. « El hecho es imponente » (l. 1-2), comme en témoignent les formules répétitives et intensives tout au long du texte, l'allusion aux échos dans la presse internationale (l. 7-8), l'insistance sur l'organisation minutieuse en cours (l. 3-6, l. 8-10) ou bien encore les considérations qui mettent en avant son ampleur géographique (l. 9-11) ou professionnelle (l. 12-15). D'ailleurs, une certaine empathie vis-à-vis des conditions de travail des plus démunis affleure à la fin du texte (l. 46-47), et on peut également relever une certaine admiration vis-à-vis de leur force de réaction (l. 6).

La réponse à cette ambiguïté est peut-être à chercher du côté du pessimisme radical dont fait preuve Benito Pérez Galdós vis-à-vis des chances de succès de la grève et des aspirations socialistes, et qui rapproche le document 4 du document 1 et, surtout, du document 2. Ce pessimisme est résumé dans le dernier paragraphe du texte. D'abord

quelques lignes au futur décrivent une situation apocalyptique de blocage et de famine (l. 43-47) : les liens de causalité immédiate sont mis en avant, ainsi que les conséquences désastreuses pour les ouvriers. Les lignes suivantes (l. 47-49) décrivent ce qui arrivera après cette phase de chaos : un retour à la norme de l'exploitation, dans la durée (2 occurrences de « siempre », 3 emplois du mode gérondif). Enfin, l'auteur en tire la conclusion qui, selon lui, s'impose : aucune solution n'existe, seulement des palliatifs – l'aide étatique, peut-on deviner (l. 49-50). La dernière phrase, qui revient sur la question de l'inégalité, est implacable : c'est là une réalité sociale « irremediable, eterna y constitutiva » (l. 51-52).

On notera un dernier point, concernant ce document 4 : la présence réelle de la question de l'égalité des sexes, dans l'avant-dernier paragraphe, là où les autres textes, lorsqu'ils faisaient allusion aux femmes, le faisaient sous un angle foncièrement paternaliste (nécessité de les protéger, vulnérabilité). Là encore, Galdós semble amusé : ces réunions féminines sont des « curiosidades » (l. 31), les exclamations traduisent son incrédulité (« ¡Las mujeres también en huelga! », l. 32). Et pourtant, les revendications n'en sont pas moins énumérées : accusations de capitalisme, exigence d'augmentation salariale et de diminution des heures de travail, réclamation de reconnaissance du travail domestique (l. 34-40).

La complexité de la tonalité du document 4 a parfois perdu les candidats. D'autres se sont tellement concentrés sur le rejet de la grève par Galdós qu'ils n'ont pas pleinement utilisé le recours à la lutte active par les ouvriers comme une solution à envisager face aux problèmes d'inégalité sociale dénoncés.

Ce dévoilement du sens de chacun des quatre textes devait permettre de construire une analyse conjointe des documents, en mettant en relief thématiques communes et positionnements différents. Pour résumer quelques grandes lignes de réflexion, on peut mettre en avant l'insertion des quatre documents dans la dialectique des classes sociales, que ce soit dans le monde industriel et urbain (doc. 3 et 4), dans le monde minier (doc. 2) ou dans le monde agricole (doc. 1) ; l'insistance sur les défauts intrinsèques d'un tel système, en termes d'égalité, de justice, d'accès aux soins et à une nourriture abondante et nutritive ; la question du combat à mener : un combat social, sanitaire ou proprement politique – un combat jugé parfois utile, nécessaire et efficace (doc. 3, les grévistes du doc. 4), mais qui apparaît la plupart du temps comme voué à l'échec – ; les forces en présence, et le rôle des intellectuels dans ce mouvement de prise de conscience des inégalités.

Un regard critique et distancé de la part des candidats était par ailleurs nécessaire pour repérer les tonalités ironiques ou sarcastiques des documents 2 et 4 ; les prises de position évidentes des documents 1, 2 et 3, face à une plus grande ambiguïté du document 4 ; l'entrée dans les combats sociaux de l'ère contemporaine, prémices de

combats plus actuels, mais les limites idéologiques perceptibles (notamment sur la question de l'égalité hommes-femmes).

Pour organiser la réflexion, le jury propose ces exemples synthétiques de problématiques et de plans, à titre indicatif :

¿En qué medida la crisis del final del siglo XIX fomenta una reflexión de intelectuales, políticos y ciudadanos sobre la fractura social que conoce España?

1. Un balance de miseria, injusticia y desigualdad
2. Las falsas soluciones, rechazadas
3. Las verdaderas soluciones, anheladas

¿Cómo el final del siglo XIX es el de una crisis aguda del sistema español, que conduce el país a un verdadero punto de ruptura?

1. Un mundo de antagonismos, como primera señal de un sistema agotado
2. Un mundo de miseria para la gran mayoría, como segunda señal de un sistema agotado
3. Las propuestas para acabar con dicha situación vehiculadas por intelectuales y políticos

En ce qui concerne la maîtrise écrite de la langue espagnole, les nombreuses négligences, y compris dans certains travaux bien construits, ont empêché le jury de multiplier les très bonnes notations. Le jury invite instamment à prendre le plus grand soin de la langue, et met en garde les candidats quant à tout relâchement à son égard. Sur ce point, plusieurs cas de figure.

Certaines copies témoignent d'une langue extrêmement fautive, qui multiplie barbarismes, gallicismes, ruptures syntaxiques, au point de rendre certains passages incompréhensibles. On trouve dans ces devoirs des barbarismes lexicaux (« *pierta* » pour « *pérdida* », « *muerta* » pour « *muerte* », « *comparto* » pour « *reparto* »), verbaux (prétérits, participes passés) et de nombreuses fautes relevant des connaissances de base que tout étudiant doit avoir : fautes de préposition récurrentes, absence du subjonctif après « *para que* » ou irrespect de la concordance des temps, confusion de « *por* » et « *para* », de « *crear* » et « *creer* », mauvais usage de l'apocope ou de l'enclise, oubli du « *a* » devant COD de personne, erreurs d'accord en genre et en nombre, problèmes d'emploi de « *ser* » et « *estar* », etc.

La plupart des copies font preuve d'une maîtrise générale, mais commettent ces mêmes erreurs, de manière plus ponctuelle. À cela s'ajoutent, parfois de manière concomitante, des fautes d'orthographe – accentuation, *s/c*, doubles consonnes –, des ruptures syntaxiques au moment des citations – celles-ci sont trop souvent transcrites sans introduction ou sans adaptation de la syntaxe ou des temps verbaux aux phrases

dans lesquelles elles devraient s'insérer –, un manque de maîtrise du vocabulaire de l'argumentation et des connecteurs logiques.

Certaines copies présentent au contraire très peu de fautes, un lexique et une syntaxe riches, variés, ce qui a été apprécié : une langue correcte est également une langue riche qui permet de nuancer la pensée.

Enfin, d'un point de vue purement graphique, un relâchement a été constaté dans un certain nombre de copies : l'écriture doit garantir la bonne lecture de tous les devoirs.

Pour revenir sur le contenu des commentaires et les connaissances des candidats, le jury a constaté dans une grande partie des copies une certaine culture historique. Néanmoins, les connaissances n'étaient pas toujours suffisamment ancrées pour pouvoir appréhender pleinement les ruptures et les continuités de sens d'un document à l'autre. Nous conseillons donc aux candidats de ne pas relâcher leur exigence sur ce point, et leur rappelons que toute l'histoire dite contemporaine de l'Amérique et de l'Espagne est à prendre en compte : de 1808 jusqu'aux années 2010, comme borne symbolique de passage à l'actualité la plus immédiate.